

Après la Chine et l'Inde, Centrale s'implante au Maroc

Hervé Biaisser, directeur de l'école d'ingénieurs, veut faire face à une internationalisation de l'enseignement

ENTRETIEN

L'École centrale de Paris (ECP) a posé, lundi 27 octobre, la première pierre de son futur campus marocain à Casablanca. Une nouvelle implantation pour l'école d'ingénieurs, après la Chine et l'Inde. « Il est beaucoup plus intéressant d'être dans ces pays que d'attirer leurs étudiants vers le nôtre », explique au Monde Hervé Biaisser, directeur de l'ECP.

Pourquoi une telle frénésie internationale ?

S'implanter dans ces grands pays qui ont émergé, là où l'avenir se construit, nous apporte beaucoup. L'Afrique est une zone de forte croissance. Le continent comptera 4 milliards d'habitants en 2100, quatre fois plus qu'aujourd'hui. D'ici là, le nombre de francophones aura triplé. Pour la France, c'est une orientation naturelle. Il est important que notre système d'enseignement supérieur s'implante en Afrique, et singulièrement au Maroc, qui a une vraie vision subsaharienne.

Quant à parler de frénésie... Pékin, c'est une opportunité qui s'est présentée en 2004-2005. Nous y avons développé une expérience, et maintenant que de nouvelles opportunités apparaissent, nous en tirons profit. Il est beaucoup plus intéressant

« Les grands centres de pouvoir du XXI^e siècle ne seront pas ceux du XX^e siècle »

d'être dans ces pays que d'attirer leurs étudiants vers le nôtre. D'abord, parce que c'est en étant sur place que l'on sent l'ambiance et l'esprit du lieu. Ensuite, vous le savez, le modèle français de formation des ingénieurs est spécifique : il consiste à aller du fondamental aux sciences appliquées dans une étroite coopération avec les entreprises. Ce schéma est apprécié dans les pays émergents. En étant présents sur place, nous éprouvons sa robustesse, nous le confrontons à des réalités différentes pour le faire progresser. C'est une manière d'établir notre marque. Enfin, ces implantations offrent des opportunités de mobilité pour nos étudiants, tout en conservant une trame de formation identique.

Ces campus accueillent donc des étudiants français ?

Pas encore. Ils reçoivent d'abord des étudiants locaux. Mais maintenant que Centrale Pékin a diplômé sa première promotion chinoise, elle va recevoir des étu-

dants français. Et ce sera pareil pour l'Inde et le Maroc.

Est-ce une vraie expérience internationale pour les Français, s'ils retrouvent le même système de formation qu'en France ?

La vie n'est tout simplement pas la même là-bas ! Dans ces pays, la culture locale est très forte. Nos campus accueillent des professeurs français, mais aussi étrangers. Les étudiants qui y suivent leur cursus sont majoritairement non français, ce qui n'est pas le cas de notre établissement de Châtenay-Malabry [Hauts-de-Seine]. Nos étudiants y découvriront donc d'autres bases culturelles, et c'est une très grande richesse.

Pourquoi ?

C'est une manière extraordinaire de se rendre compte que les a priori culturels sont différents ailleurs dans le monde. Découvrir cela à l'orée du XXI^e siècle est particulièrement important. L'ancien ministre des affaires étrangères Hubert Védrine dit ceci : ce n'est pas la chute du mur de Berlin qui a marqué la fin du XX^e siècle, mais le fait que, contrairement à ce qui s'est produit pendant les quatre derniers siècles, ce ne sera plus l'Occident qui décidera de tout, tout seul.

Les grands centres de pouvoir du XXI^e siècle ne seront pas ceux du XX^e siècle. Et les nouveaux centres de décision sont caractérisés par des références culturel-

les qui sont très différentes des nôtres. Nos étudiants doivent donc prendre de la hauteur par rapport à cela.

En multipliant vos implantations à l'étranger, n'allez-vous pas nourrir la fuite des cerveaux ?

Tout le monde sait bien, depuis le début du XXI^e siècle, que nous sommes tous en compétition. Les étudiants et les professeurs sont de plus en plus mobiles. Et nous sommes encore loin du compte ! Dans ce contexte, notre rôle est d'être le plus attractif possible. De sorte que, s'ils partent, les esprits brillants reviennent un jour, et que les étrangers, quant à eux, viennent en France.

Nous sommes dans une logique de paysage ouvert. La mobilité n'est pas inquiétante en soi. Elle le deviendrait si les échanges n'étaient pas équilibrés.

Les implantations internationales vous permettent-elles de gagner de l'argent ?

Non, et ce n'est pas le but. Mais le budget est équilibré. Dans le domaine de la formation initiale, vouloir s'implanter à l'étranger dans le but de faire de l'argent est une mauvaise stratégie. C'est évidemment différent pour la formation continue. Non, pour nous, il s'agit vraiment d'un outil d'attractivité et de marque. ■

PROPOS RECUEILLIS PAR
BENOÎT FLOC'H



Cérémonie de remise des diplômes à l'École centrale de Pékin, en 2014. DR

Michelin investit 1 million d'euros

La famille Michelin aura son amphi sur le campus commun de Centrale Paris, et de Supélec à Paris-Saclay, dans l'Essonne. Le groupe auvergnat a annoncé, le 15 octobre, un don de 1 million d'euros à Centrale. L'école d'ingénieurs pourra ainsi construire un amphithéâtre de 360 places baptisé « Amphithéâtre Michelin » sur le campus qu'elle partagera en 2017 avec l'école Supélec (après avoir fusionné avec celle-ci en 2015).

A Saclay, vingt-trois institutions de recherche, grandes écoles, universités et entreprises constitueront une sorte de « Cambridge à la française ». Pour financer son déménagement, la fondation de l'École centrale a lancé une campagne de levée de fonds sur la période 2014-2017. Objectif : réunir 15 millions d'euros. L'école de Châtenay-Malabry assure avoir déjà atteint la moitié de l'objectif. La précédente campagne (2008-2013) avait rapporté 77 millions d'euros.